

ET L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE

offerts sur un plateau d'argent»

pays et pour mon peuple. Ce mieux, j'estime que nous ne pourrions l'avoir qu'en construisant une vraie démocratie avec les Algériens et pour les Algériens de manière indépendante et souveraine, loin de tout agenda extérieur, d'Orient ou d'Occident. Comme la démocratie véritable, pas plus que les droits des femmes d'ailleurs, ne s'offrent ni sur un plateau d'argent ni sur Facebook, c'est aux Algériens de la construire. Si je suis en vie, je serai avec eux, à condition qu'elle soit pensée, conçue et élaborée par nous-mêmes.

Revenant à votre livre, Yacéf Saâdi, pour étayer son accusation, a évoqué aux journalistes invités «des documents inédits», a-t-il dit, provenant des archives françaises. En fait, il s'agit de deux lettres que vous auriez adressées, après votre arrestation par les forces coloniales, à Hassiba Ben Bouali (encore cachée dans l'abri, ou caches conçues pour éviter d'être pris dans les perquisitions) et «que vous l'auriez suppliée de se rendre aux généraux (français) qui ne lui feront pas le moindre mal». Auparavant en 2004, l'historien Mohamed Harbi et Gilbert Meynier, dans un livre intitulé *FLN documents et histoire 1954-1962*, ont reproduit ces deux lettres. Sachant que vous êtes vivante et que ces lettres vous incriminaient directement, avez-vous, avant leur publication en 2004, été contactée par Harbi ou Meynier quant à l'authenticité de ces correspondance ?

Non, ni l'un ni l'autre ne m'ont jamais contactée. Je n'ai découvert, ahurie, ces deux documents dans leur ouvrage, qu'à l'occasion de l'écriture de mon livre. Je signale que j'ai profité de l'écriture de mes *Mémoires d'une combattante de la zone autonome d'Alger* pour parler moi-même de ces deux prétendues lettres que j'aurais envoyées à ma sœur Hassiba Ben Bouali et ce, pour démontrer leur fausseté, pages 563-564. Cette accusation est tellement grave et cette ignominie si insupportable que son but n'est pas seulement de mener au suicide ou à la folie mais de détruire et d'anéantir même au-delà de la mort. Ce sont hélas des méthodes que nous connaissons bien de la part des services psychologiques de l'armée française.

Dans une contribution récente qui a suivi votre accusation par Yacéf Saâdi, l'historienne Malika El Korso, qui poursuivait depuis quelques années un travail de recherche historique sur la femme algérienne dans la Révolution et qui partant, était, depuis 2010, en possession de ces deux lettres, a réagi en historienne professionnelle à propos de cette accusation. Que vous a inspiré cette réaction qui dissèque tant le contenu que les conditions de production de ces lettres ?

Je tiens à remercier

sincèrement Malika El Korso et bien d'autres historiens algériens pour avoir respecté et fait respecter la démarche scientifique, le devoir académique et la rigueur méthodologique de l'historien digne de ce nom. Mais, revenons, si vous le voulez bien, à ces deux prétendues lettres. Madame Malika El Korso en véritable historienne nous a appris où se trouvaient ces deux prétendues lettres. 1) Elles sont dans les archives de l'armée française (Vincennes) dans un carton sur lequel est écrit : «Travail psychologiqu ». 2) Elle nous apprend que la même armée française a mis comme annotation : lettre récupérée de la cache où a été arrêtée Zohra Drif. 3) Les prétendues lettres auraient été datées vers la mi- septembre et le 18 septembre 1957.

Je déclare devant le peuple algérien qu'à la mi-septembre 1957, je vivais dans la même cache que Hassiba Ben Bouali et Ali La Pointe, au : 4, rue Caton. Pourquoi donc aurais-je écrit à Hassiba alors que je vivais avec elle nuit et jour ? Ceci d'une part. J'ai été arrêtée le 25 septembre vers 4 h du matin dans une cache se trouvant au 3, rue Caton, maison qui faisait face à celle où se trouvaient Hassiba et Ali. Avant mon arrestation, j'avais pris le soin de mettre le feu à tous les documents qui étaient dans notre cache. Comment et pourquoi ces deux prétendues lettres ont-elles échappé au feu ?

Après mon arrestation, j'ai été mise au secret à la villa Nador en sachant que Hassiba et Ali allaient changer d'abri comme l'exigeaient nos règles strictes de clandestinité. Comment donc aurais-je pu savoir où allaient se retrouver Hassiba et Ali après mon arrestation ? J'ai passé à la villa Nador 20 jours, du 25 septembre 1957 au 14 octobre 1957, date à laquelle j'ai été écrouée à la prison de Barberousse. On ne m'a sortie de là qu'un après-midi d'un jour, dont j'ignorais la date puisque la mise au secret implique la perte totale de la notion de temps, d'espace et de relation avec autrui et ce, pour m'amener dans le bureau du colonel Trinquier. Après quoi, on m'a remise au secret à la villa Nador.

Certains racontent que j'aurais été amenée pendant cette période au commissariat de Bab-El-Oued. C'est faux, archifaux. C'est du pur mensonge, car je n'ai jamais été emmenée à Bab-El-Oued ni dans un commissariat, ni dans un autre endroit.

En tout état de cause, je n'ai jamais écrit de lettres à ma sœur Hassiba pour lui demander de se rendre. Donner crédit à cette accusation gravissime ne peut être que le fait d'ignorant de ce que nous étions : nous étions deux combattantes de la Zone autonome d'Alger, Hassiba artificielle et moi poseuse de bombes et en tant que telles, nous avions fait le choix, comme beaucoup d'autres sœurs, d'être des volontaires de la mort pour la libération de notre pays et non des volontaires de la reddition.

Que l'ennemi d'hier tente de nous détruire, je le conçois et en

comprends l'objectif : c'était une de ses armes de guerre totale contre nous. Le service de l'armée française possédait un véritable laboratoire de travail psychologique et le capitaine Léger, avant d'exercer ses prouesses criminelles dans nos Wilayas historiques 3 et 4, s'était entraîné dans la Zone autonome. Qui ne connaît pas les ravages de la Bleuïte, œuvre macabre des services psychologiques de l'armée française dans les rangs de l'ALN ? Les deux prétendues lettres que j'aurais envoyées à Hassiba, je ne les ai jamais écrites et jamais envoyées.

J'informe vos lecteurs que j'engage des graphologues assermentés pour démontrer du reste que l'écriture n'est pas la mienne, sans compter les fautes vulgaires de français qu'une brillante étudiante en 2^e année de droit, que j'étais, ne pouvait commettre. Le plus terrible et triste dans cette véritable cabale, c'est lorsqu'un militant utilise des documents fabriqués par les services psychologiques de l'armée française pour détruire deux militantes dont l'une est hélas décédée et ne peut donc plus se défendre.

Ce faisant, cet ancien militant, honte à lui, se comporte au mieux comme porte-flingue de Godard, de Trinquier et de Massu. Grandeur et déchéance. Mais je vous rassure, peu importe qu'on m'attaque personnellement car notre Révolution fut et restera une œuvre grandiose. Il faut que nos jeunes en soient fiers et qu'ils sachent que c'est la plus grande œuvre de libération qu'un peuple colonisé a produite durant le 20^e siècle.

Revenons, si vous le voulez bien, à la lecture de la contribution de l'historienne Malika El Korso. Elle nous interroge sur l'écriture de l'histoire : comment peut-on aussi légèrement livrer des éléments de cette histoire sans esprit critique dit-elle, sans recoupement avec la réalité du moment ? Ne pensez-vous pas que cela résulte, en grande partie, du peu d'intérêt porté par nos dirigeants à l'écriture de cette histoire pour des raisons que l'on ignore et qui font que certains, peu nombreux, se débattent et essayent de faire professionnellement leur travail alors que d'autres beaucoup plus nombreux se cantonnent à glorifier ou abattre avec la plus grande légèreté et avec toutes les conséquences désastreuses inhérentes à cette légèreté ?

Je vous ai déjà répondu en vous parlant de ce qu'est un véritable travail d'historien.

Par ailleurs, et au cours de la même soirée, Yacéf Saâdi s'attaque de front aux, je cite, «communistes algériens qui ne sont pas les auteurs des actes héroïques dont ils se targuent puisque c'est moi qui fournissais les bombes». Fallait-il être détenteurs de bombes pour prétendre avoir participé au combat libérateur ?

Cette attaque contre les combattants de l'ALN d'origine communiste est indigne, injuste et ignominieuse. Les frères et sœurs de combat de l'ALN, d'origine communiste ont été aussi courageux que dignes et admirables. Beaucoup ont payé de leurs vies leur engagement total pour la libération de notre pays. Beaucoup ont vécu les pires tortures sans jamais trahir, enfin beaucoup d'autres ont connu les affres des arrestations, des emprisonnements et des disparitions. Personne, ni aujourd'hui, ni demain, ne peut attenter à l'intégrité, à l'honneur et à l'engagement de nos frères et sœurs de combat d'origine communiste. Maurice Audin, Fernand Iveton, Henri Alleg, Annie Steiner ont fait partie des meilleurs d'entre eux.

Dois-je rappeler que les initiateurs et les concepteurs de notre grandiose Révolution, les Abane Ramdane, les Ben Mhidi... ont eu le génie de nous organiser au sein d'un front, le FLN, qui abritait toutes les énergies, par delà les origines politiques et idéologiques à partir de 1956. Les uns venaient du PPA-MTLD, les autres du PCA, de l'UDMA, des Oulémas..., d'autres n'ayant jamais milité dans aucun parti, mais c'est cette union sacrée et ce front solide autour de la lutte de Libération nationale qui nous ont permis de vaincre l'un des plus terribles systèmes de colonisation malgré la puissance de son armée.

L'attaque contre nos frères et sœurs de combat d'origine communiste m'attriste et me révolte au plus haut point, d'autant qu'ils sont toutes et tous, pour les survivants d'entre eux, restés loyaux à ce pays et à son peuple. Tout simplement parce qu'ils sont fidèles et loyaux à leur idéal de justice et de liberté. Permettez-moi de m'indigner devant les tentatives d'encensement de l'ethnologie coloniale et de dénigrement des combattants de la Libération nationale d'origine communiste. Je me pose la question de savoir à qui profite ce double crime ?

Yacéf Saâdi considère que votre livre est «truffé de mensonges et qu'il faudra mettre au compte de la falsification de l'Histoire». Qu'est-ce qui, selon vous, dans le contenu de votre ouvrage, a généré ou contrarié ce moudjahid dont personne ne conteste l'héroïsme, y compris vous d'autant que tout au long de votre témoignage vous évoquez les grandes capacités de meneur d'hommes de Yacéf ? Vous déclarez, entre autres exemples, «être admirative» devant ses capacités de négociateur lorsqu'il négocie en votre présence avec Germaine Tillion (page 451) ou encore lorsqu'il était malade et que la horde coloniale venait investir en force l'abri dans lequel vous étiez tous les deux. Vous en dites encore : «J'eus une immense gratitude pour lui car malgré son état vraiment inquiétant, il trouva la force de mener une dernière bataille

pour qu'en combattant, notre mort ne soit pas vaine.» (page 526).

Le livre que j'ai écrit n'est pas un livre d'histoire ; ce sont des mémoires à travers lesquelles j'ai pris l'engagement de ne raconter que ce que j'ai vu, entendu et vécu. J'ai certainement dû oublier des gens, des faits, c'est là les caprices connus de la mémoire, mais je peux vous assurer que tout ce qui est dans ce livre est exact. Quant à ceux que cela dérange, j'ignore ce qui les agite, et pour tout vous dire, cela ne m'intéresse pas. J'ajoute que je suis juriste, mais ni psychiatre ni assistante sociale.

J'insiste encore : toujours, dans votre livre, en page 260 (dans le chapitre consacré (au courage hors du commun de Djamil Bouhired) vous écrivez : «Je découvris aussi que le sacrifice suprême pouvait s'incarner en une jeune femme et qu'il portait son nom, Djamil.» Cette sœur de combat dont vous nous avez dressé un sublime tableau à différents moments de votre livre a été, en 2009, l'objet d'un papier d'un hebdomadaire algérien qui lui dénie le fait d'avoir été torturée. Vous aviez alors par une déclaration très forte réagi publiquement contre cette abomination. Louiza Ighilahriz a subi le même sort de la part de Yacéf Saâdi, comme en a aussi été l'objet la courageuse Fatiha Hattali, veuve du chahid Mustapha Bouhired. Cela fait un peu beaucoup. Est-ce une conspiration contre les femmes dont on apprend par les témoignages de ceux et celles encore vivants la grande part dans la libération du pays ou est-ce plus prosaïquement un égo démesuré de l'auteur de ce travestissement de l'Histoire ?

Je viens de vous dire que je ne suis ni psychiatre ni assistante sociale et je ne compte pas usurper les deux fonctions. Cependant, je remarque avec vous que les femmes, leur combat, leur courage et leur héroïsme dérangent certains. C'est un classicisme navrant, cela s'appelle de la «misogynie» ou «sexisme ordinaire», hélas courant les rues sous tous les cieux. Il faut bien sûr les combattre parce que ce travers relève d'une mentalité rétrograde et arriérée et entrave, outre la femme, toute la société. Le plus grave, c'est lorsque la misogynie se structure politiquement ; mais là aussi, je vous rassure, car j'ai été invitée par un rassemblement impressionnant de plus de 800 femmes venues des 48 wilayas du pays le 6 février 2014 à Alger qui a décidé de se constituer en collectif des Algériennes pour la défense de la mémoire de nos chahidate et moudjahidate. Alors : à bon entendeur, salut ! Comme vous voyez, Djamil Bouhired, Samia Lakhdari, Fatiha Hattali Bouhired, Louiza Ighilahriz, Zohra Drif et toutes les autres ont des millions d'héritières prêtes à défendre leur combat et leur mémoire.

Propos recueillis par Khedidja Baba-Ahmed